

une bite révolutionnaire

« Machos, fachos, cathos, vous nous cassez le clitos ! » Le mur de ma maison offrait trop de surface pour rester plus longtemps vierge. Il a fallu que tant d'espace provocateur soit réquisitionné par quelque faction ; il porte aujourd'hui aux masses un message qui, sans lui, serait resté tu, ignoré, étouffé qu'il était par la censure. Grâce à mon involontaire contribution, les mères innombrables qui ramènent leurs enfants de l'école Sainte-Foy, édifiées par mon mur en empruntant la rue Louis Massé, renoncent au catholicisme et répudient leurs mâles fascistes pour mieux préserver leur berlingot des dommages qu'ils pourraient leur causer.

Curieusement, je ne suis pas fâché. Des filles ont écrit sur mon mur... D'autres messages, sans doute, m'auraient irrité. Pas celui-ci. Et puis les murs d'aujourd'hui sont tellement muets... Non qu'on n'y écrive plus rien ! au contraire ! On y écrit plus, mais rien. Des signatures. Des imbéciles signent le monde comme si c'était leur propre création, eux dont la signature invariablement reproduite est l'œuvre en soi. Ou bien ce sont des génies désespérés qui ont renoncé à croire qu'il restait quelque chose à dire, des artistes qui ont cessé de prétendre à appréhender plus que le soi. Alors, des filles qui revendiquent... Je me rappelle : moi aussi, j'ai été un révolutionnaire.

J'avais vingt ans, j'étais élève ingénieur et remonté contre l'administration de l'école, suite à la décision de réserver l'entrée du parking aux professeurs et au personnel administratif. La décision en soi me laissait indifférent ; ce que je trouvais inacceptable, c'était que l'école investisse dans l'installation d'une barrière automatique pour contrôler l'accès du parking, alors qu'elle rechignait à remplacer le projecteur vétuste du cinéclub. Non, madame V., nous ne pourrions pas l'utiliser si vous n'achetez pas aussi l'objectif qui va avec.

Avec Ralou, avec Toumou, avec Nanar, nous allions frapper fort : nous allions transformer la barrière en bite géante ! Des bombes de peinture pour la couleur — rose pour la verge et les testicules, fuchsia pour le gland — de la laine noire pour ajouter quelques pilosités aux endroits appropriés, un sac plastique bourré de papier journal pour apporter à l'extrémité la turgescence voulue. Approche nocturne de l'école ; franchissement des grilles ; aboiements du chien de la concierge : on ne bouge plus. Le chien calmé, saut dans la cour. Aïe ! un os : la barrière était levée, dressée dans la nuit. Ralou — le plus fort — monta sur son socle, puis moi — le plus léger — y grimpai à mon tour et je me perchai sur ses épaules ; Toumou au sol nous passait les instruments du délit ; Nanar porterait notre culpabilité. Le sac enfin fixé tant bien que mal au bout du mât, je le peignis à bout de bras, en brandissant la bombe. Puis la tige, des ronds sur les flancs du socle, des fils de laine noire collés dans la peinture... Pour conclure, nous voulions accompagner l'attentat d'un cinglant slogan, bombé au sol en lettres géantes. Je cherchais sans succès quelques mots spirituels. « Érection à la carte » fut rejeté, et le groupe préféra la proposition de Toumou, plus directe : « Ceci est une bite ».

Le lendemain, à la première heure, nous étions tous là pour l'inauguration du monument. À chaque passage d'un professeur, après qu'il eut inséré sa carte dans le lecteur, nous accompagnions la levée de la barrière d'un gémissement suggestif. Dans mes cheveux, sur mes chaussures, quelques traces de peinture signalaient une parenté avec la bite.

*

Je me rappelle qu'au lycée, nous gravions au stylo bille nos messages révolutionnaires dans le vernis des tables de classe. « Il est interdit d'interdire », « Ni dieu ni maître », « Higelin », « La terre est bleue comme une orange » : les slogans, les noms des chanteurs décalés ou adulés, les vers, tout était bon à clamer, tout était porteur de contestation. Mais que contestions-nous donc ? L'époque était assez pauvre en oppression, nous manquions de causes à défendre, de despotes à renverser. Les antifascistes ont besoin des fascistes. Ils étaient alors trop discrets. Il nous restait le nucléaire (Nein danke), les pershings, les chasseurs, la corrida, les mémères en fourrure...

Quelques années plus tôt, dès la cinquième, bien avant d'être révoltés, nous étions déjà subversifs et saboteurs. Utilisant nos ciseaux à bouts ronds, nous dévissions le dessus des pupitres. Les vis s'accumulaient dans nos troussees au fil des jours. Au bout de quelques mois, dans les salles que nous fréquentions, on trouvait des plateaux amovibles, flottant librement sur leurs pieds, d'autres en hautes piles, et des piètements inutiles qui en étaient dépourvus. Parfois, pendant un cours, l'un de nous s'accoudait sur l'extrémité de son pupitre et, le plateau ayant basculé avec fracas, feignait l'effroi et l'indignation. Notre vieux professeur de français nous plaignait, et fustigeait ses collègues dont le manque de vigilance laissait le matériel à la merci des vandales.

*

La barrière ne fut pas démantelée ; le slogan explicatif « ceci est une bite », éventé, persista plusieurs années, jusqu'à la remise en état de l'établissement avant une visite de ministre. Malgré Tchernobyl, le nucléaire n'est pas remis en question. Les lapins de garenne se font toujours tirer, et les taureaux au supplice sont toujours un spectacle. Les clitos de demain me semblent aussi exposés à la casse qu'hier. À quoi donc ont servi nos indignations et nos protestations ? À quoi bon ?

Que reste toujours cette étincelle, cet atome de non, dans les âmes adolescentes ; que le refus s'élève aujourd'hui contre un moulin à vent, pour que nous soyons prêts si les géants revenaient demain. Ne sont-ils pas déjà là ? N'ai-je pas déjà accepté l'inacceptable ?